

***Pearl Harbor* de Michael Bay**

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 4, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2001). Compte rendu de [*Pearl Harbor* de Michael Bay]. *Ciné-Bulles*, 19(4), 63–64.

cette jeune femme sympathique mais un brin confuse. Et confusion il y a, autant à trouver un travail qu'il lui plaît qu'à vouloir comprendre un père et une mère à couteaux tirés (Serge Thériault et France Castel, duo bruyant et excessif), ou surtout à vivre en périphérie du monde plus organisé de Samuel (Danny Gilmore), l'ami d'enfance de Trois-Rivières et le complice de toujours.

Au-delà de ses difficultés à payer son loyer, à consoler un enfant avec de dégoulinants cornets de crème glacée (un rappel de sa propre enfance) tout en ayant à portée de la bouche sa pompe pour soulager ses crises d'asthme, c'est l'amour qui tenaille Suzie. Il s'agit moins de celui pour François (Clermont Jolicoeur), son copain du moment (relégué au second plan et éjecté du récit sans crier gare: maladresse scénaristique) que pour Samuel, liés par un passé commun (chacun avec une famille dysfonctionnelle aux tares camouflées par la façade propre de leur maison de banlieue) et un présent passablement compliqué. Ce présent est d'ailleurs parsemé de quelques *flash-back* et autres instants privilégiés, parfois magnifiques comme cette promenade sur la plage entre amis qui se transforme en balade romantique ou, moins heureux, ce «vidéo de famille» avec l'incontournable Pierre Lebeau en «mon'oncle» épaïs, au cœur d'une violente confrontation entre Samuel et son père, ce dernier le traitant bien subtilement d'«ostie d'fifi».

Portrait impressionniste d'une génération peu revendicatrice, voire nombriliste, **Crème glacée, chocolat et autres consolations** possède assez d'humour pour ne pas sombrer dans le plaidoyer revancharde et juste ce qu'il faut d'émotion pour ne pas verser dans la caricature télévisuelle. Une direction d'acteurs manquant de fermeté et d'assurance empêche malheureusement une adhésion plus enthousiaste (contrairement aux acteurs de métier comme France Castel ou Dorothee Berryman, les plus jeunes sont parfois laissés à eux-mêmes et pas toujours dans le ton voulu), mais le film dégage une fraîcheur jamais altérée par une vision du monde réductrice qui oscillerait entre l'annonce de bière et le traité d'existentialisme. Julie Hivon filme modestement, simplement, le temps qui passe et l'air du temps, celui humé par (presque) tous les garçons et les filles de son âge. ■

Pearl Harbor

de Michael Bay

par Jean-Philippe Gravel

Rafe Mc Cawley (Ben Affleck) et Danny Walker (Josh Hartnett) sont deux amis d'enfance dont les rêves se réalisent lorsqu'ils sont promus pilotes d'élite chez les *Marines*. Nous sommes en 1941, l'Europe est sous le joug nazi, mais l'Amérique oppose sa neutralité aux sollicitations des uns comme des autres. Fatigué de faire des exercices sur des camps d'entraînement, Rafe, le plus téméraire des deux, part prêter main-forte aux Anglais pendant que ses amis vont couler des jours doux sur les îles hawaïennes. Mal lui en prend. Parti se mettre les pieds et risquer sa vie dans «la guerre des autres» — comme l'exprime si bien sa petite amie, interprétée par Kate Beckinsale, qui regrette ce départ hâtif alors qu'ils ne s'aiment que depuis... 12 heures — Rafe passe effectivement à deux cheveux de mourir au front. Dans leur deuil, Beckinsale et Hartnett se consolent, tombent dans les bras l'un l'autre... Et le cocu, d'entre les morts, surgit, engueule. Heureusement, les Japonais décident à ce moment, le 7 décembre 1941 plus précisément, de bombarder Pearl Harbor. La séquence, d'une quarantaine de minutes, est étonnante, bien sûr: on y met toute la gomme, moins le sang, fort peu abondant comparativement à **Saving Private Ryan**, par exemple. Nous sommes dans une production Disney, ne l'oublions pas! Affleck et Hartnett se réconcilient juste à temps pour envoyer une périlleuse raclée aux Japs.

Vu comme ça, **Pearl Harbor** pourrait se résumer autrement. D'abord, un homme pâtit du fait d'avoir trahi son pays et sa copine, de ne pas avoir ménagé ses forces pour le service de sa propre patrie, de s'être mêlé de «la guerre des autres» par pur intérêt personnel (soit par désir de connaître enfin les frissons de la vraie guerre au lieu des exercices pratiques et des simulations); ensuite, un pays, les États-Unis, pâtit un moment de son non-engagement à ce qui se passe dans le reste du monde. Et c'est au bombardement de Pearl Harbor, date où, pour l'Amérique, «la Seconde Guerre mondiale a vraiment commencé» (comme on ne cesse de

Pearl Harbor

35 mm / coul. / 185 min /
2001 / fict. / États-Unis

Réal.: Michael Bay
Scén.: Randall Wallace
Image: John Schwartzman
Son: Ethan Van der Ryn,
George Watters et Del
Spiva
Mus.: Hans Zimmer, Steve
Jablonsky, James S. Levine
et Geoff Zanelli
Mont.: Roger Barton, Mark
Goldblatt, Chris Lebenzon
et Steven Rosenblum
Prod.: Disney/Buena Vista
Dist.: Touchstone Pictures
Int.: Ben Affleck, Josh
Hartnett, Kate Beckinsale,
Cuba Gooding Jr., Alec
Baldwin, Jon Voight

le répéter dans le film), que le géant se réveille pour ne plus se rendormir.

Fausse histoire sur la perte de l'innocence, donc, à l'effigie d'une séquence du film qui prépare la scène du bombardement (des golfeurs et des mômes jouant au baseball, l'air insouciant, alors que le ciel se couvre d'avions japonais), **Pearl Harbor** est surtout un monument triomphaliste faisant l'apologie criarde de l'occupation mondiale américaine. En un raccourci fulgurant, nous passons, en somme, d'une attitude première qui consiste à dire, face à la guerre qui sévissait en Europe: on s'en fout, qu'ils se démerdent — à une autre, qui tient pour acquis que tous les conflits armés, où qu'ils soient, justifient le pied de guerre permanent où se tient l'Amérique aujourd'hui, surtout avec la relance de la course aux armements sous l'administration Bush.

Qu'on ne s'embarrasse pas trop de l'histoire d'amour factice qui remplit de son insignifiance les espaces laissés vacants par la conscience historique déficiente et les séquences pétaradantes (qui demeurent, contrairement aux propos de Jerry Bruckheimer et consorts, la seule attraction du film) de ce morceau d'artillerie lourde promis à une belle carrière au box-office et lancé durant le week-end stratégique du *Memorial Day*, comme **Godzilla** et **The Phantom Menace** avant lui. Fait étonnant, le patriotisme outré du film aura même agacé une grosse majorité de la critique américaine, ce qui est assez surprenant, mais insuffisant pour provo-

quer un boycottage de masse. **Pearl Harbor** déploie en effet beaucoup d'efforts afin de donner l'impression qu'il n'a absolument rien à dire, mais, ô exploit c'est loupé. À entendre la voix *off* de Kate Beckinsale qui, à la fin du spectacle, raconte qu'après le «raid Doolittle» — soit le mini-bombardement de Tokyo par des aviateurs US en mission suicide, épisode historique moins connu qui sert d'écran ici à la bombe atomique qui allait suivre, beaucoup plus gênante — «l'Amérique n'a plus connu que la victoire et est sortie des événements tragiques de Pearl Harbor plus forte que jamais», l'envie bien légitime de rappeler à ce navet apparemment atteint d'amnésie ou de révisionnisme aiguë des échecs aussi retentissants que celui de la guerre du Vietnam peut se manifester. Mais, de grâce, qu'elle se retienne! Ici, le concept de victoire transcende ces défaites particulières, et l'«essence» l'emporte sur l'exactitude du détail historique: comme l'exprime justement Alec Baldwin dans le film en incarnant le général Jimmy Doolittle, «nous n'allons peut-être pas gagner ce combat, mais je suis convaincu que nous allons *gagner cette guerre*». Et c'est bien, en effet ce que célèbre **Pearl Harbor**: l'impérialisme indélogeable des États-Unis, que n'entache finalement pas certaines défaites particulières. Aussi, quand même les combats ne seraient pas tous gagnés, la guerre, elle, demeure gagnée aux États-Unis. Et **Pearl Harbor** s'en félicite, au risque d'insulter le reste du monde, avec une belle tête de vainqueur. Comme l'aurait dit Thierry Lhermitte dans **le Dîner de cons**. ■

